

VOIR
Du 8 au 14 juin 1989

JEAN-HUGUES ROY

A

R

M

X

Imaginez un instant une foire commerciale quelconque, genre salon du machin. Déambulant dans des allées capitonnées, vous pouvez admirer les produits exposés qui reluisent sous un savant bombardement de couleurs pastel.

Imaginez maintenant que ce ne sont ni des œuvres d'artisanat, ni des voitures de sport qu'on présente à ce salon, mais bien des missiles, des munitions et des tanks, et vous avez ARMX, une biennale de l'armement et de l'équipement militaire qui s'est tenue les 23, 24 et 25 mai dernier à Ottawa.

Cette foire à jouets pour gradés existe depuis 1983. À l'époque, elle se tenait à huis clos sur les terrains du Commandement de la force mobile des Forces canadiennes à Saint-Hubert, et regroupait 65 exposants venus de huit pays. Ouverte aux médias, l'exposition d'Ottawa, elle, regroupait 438 exposants, provenant de 17 pays (Israël compris). Quarante-trois de ces exposants étaient soit des entreprises militaires basées au Québec, soit des compagnies étrangères disposant d'une unité de production dans la belle province — sans parler du ministère des Affaires internationales qui tentait d'attirer chez nous l'«investissement violent».

Événement phénoménal, ARMX frise parfois l'absurde: on vous sert des slogans publicitaires tels que "Le tank M1A1 de General Dynamics: rapide et meurtrier"; on distribue en cadeau des cendriers en forme d'obus et des douilles recyclées en stylo bille; on présente des torpilles bien astiquées comme s'il s'agissait de sculptures destinées à décorer vos jardins.

Le néophyte ne se sent guère étranger à ARMX: plusieurs des compagnies présentes, en effet, sont très familières. Zeiss, par exemple, qui fabrique la féérique projecteur utilisé pour illuminer la voûte des planétariums, vend également des viseurs optiques qui permettent à une pièce d'artillerie de suivre automatiquement sa cible et de faire mouche à tous les coups. La Régie Renault y expose ses "chameaux" militaires amphibies. Et Saab vante les mérites de ses hélicoptères qui démarrent à

SALON FUNÉRAIRE

En mai dernier, la foire ARMX rassemblait plus de 400 fabricants de matériel militaire. Parmi les vedettes: Bombardier, Lavalin, Canadair. Preuve que Montréal sait (très bien) porter l'épée...

50° centigrade. Jusqu'au sympathique bonhomme Michelin qui se transforme soudainement en soldat increvable! On frissonne davantage lorsqu'on se rend compte que des noms encore plus familiers participent au défilé: Bombardier, Canadair, Lavalin, pour ne nommer que les plus gros.

LA MORT À NOS PORTES

Pierre Vallières, ex-felquiste maintenant actif parmi plusieurs organismes populaires, a prononcé un discours lors d'une manif d'opposition qui a réuni quelque 2 000 personnes la veille de l'ouverture d'ARMX. Pour lui, «cette foire aux armes est l'occasion de faire ressortir l'ampleur de l'industrie militaire au Québec.»

Encore marginal il y a à peine 10 ans, ce secteur de l'économie a connu un boom fantastique dans les années 80 au point qu'il représente aujourd'hui 6 % de toute l'activité économique de la province. Se chiffant à peine à 100 millions de dollars en 1978, les ventes d'armes québécoises atteignaient 1,7 milliard en 1988! Environ 38 000 Québécois, dont près de 30 000 Montréalais, gagnent leur vie à fabriquer des engins de mort.

On peut tracer comme suit le portrait du secteur militaire du Québec: douze grandes compagnies, douze maîtres d'œuvre, en sont le moteur. Elles distribuent une partie de leur manne à 60 sous-traitants spécialisés, qui à leur tour remplissent les carnets de commande de 800 à 900 fournisseurs.

Selon Yves Bélanger, du Groupe de recherche sur l'industrie militaire et la reconversion (GRIMR, d'où proviennent la plupart des

données présentées dans cet article), «il s'est produit récemment une militarisation réelle de notre économie. À Montréal, cela s'opère surtout en banlieue. Les plus grands maîtres d'œuvre sont installés à Ville Saint-Laurent, Dorval, Mirabel, Saint-Jean: une véritable ceinture militaire!»

NOS GLORIEUX

Onze des douze premiers fabricants de matériel de défense québécois sont localisés dans la ceinture montréalaise. Parmi ceux-ci, on retrouve d'abord Canadair. Division de Bombardier depuis août 1988, Canadair s'est taillé une renommée enviable sur la scène internationale en produisant le célèbre Challenger, vendu à 180 exemplaires sur les cinq continents. Cependant, comme l'explique Catherine Chase, directrice des communications de Canadair, «tous les modèles que nous fabriquons peuvent être modifiés pour un usage militaire. C'est ainsi que seize Challenger sont déjà au service de l'armée canadienne et que nous en avons récemment livré sept aux forces aériennes de l'Allemagne de l'Ouest...»

Les activités de défense plus formelles de Canadair, qui forment bon an mal an entre 18 et 20% de son chiffre d'affaires, consistent essentiellement en contrats d'entretien d'avions de chasse et autres appareils des Forces canadiennes. Le plus controversé de ces contrats — celui des CF-18, ravi l'an dernier à un concurrent du Manitoba — est si lucratif que l'entreprise aménage en ce moment (au coût de 30 millions de dollars) un centre spécialement affecté à l'entretien des chasseurs qui collègue, et offre des emplois d'été bien payés à ceux d'entre eux qui

doit ouvrir ses portes cet automne à Mirabel.

Un autre exemple de la récente explosion militaire: SNC et Lavalin, les deux plus importantes sociétés de génie-conseil à Montréal, ont elles aussi allongé leurs tentacules dans le champ de l'armement, histoire de diversifier leurs activités. À travers sa division militaire (Les Produits de défense SNC, siégeant Place Félix-Martin), SNC a d'abord acquis en 1980 les Industries Valcartier, une usine de munitions en banlieue de Québec, avant d'acheter en 1986 une société de la couronne privatisée, les Arsenaux-Canadiens, un fabricant d'obus installé à Le Gardeur, près de Repentigny. Ces acquisitions ont fait passer à 49 % la part militaire de son chiffre d'affaires.

Les activités meurtrières de Lavalin sont plus discrètes. Avec la mise au point du Kevlar, le matériau hyper-résistant (sic) qui compose le toit du stade olympique, elle s'est taillé une niche dans le marché des panoplies anti-balles. Il y a deux ans et demi, Lavalin a de plus pris le contrôle du groupe UTDC, qui a obtenu en janvier dernier le contrat d'assemblage d'un véhicule militaire de conception autrichienne. Très fier, Brian Winter, directeur des systèmes de défense chez UTDC/Lavalin, en démontre les bienfaits pour le pays: «Vous savez, ce véhicule a 50 % de

travaux effectués par des Québécois. Le quoi faire baver tout étudiant qui survit péniblement sur les prêts-bourses, travaille l'été au salaire minimum et pour qui, dans le civil, les emplois d'avenir ne sont pas légion.

Imbattable, la vie dans les Forces? Bien que le salaire de base d'un soldat-recrue soit assez faible (1 021 \$ par mois), les possibilités d'avancement sont apparemment nombreuses. Toutes sortes d'indemnités et de bénéfices marginaux (les

contenu canadien: les pare-chocs viennent de Terre-Neuve; les pneus, de Nouvelle-Écosse; la transmission, du Québec; et le tout est monté en Ontario.» Et c'est Bernard Lamarre qui empoche... à Montréal.

Mais plus inquiétante a été l'apparition, ces dernières années, dans le paysage de l'industrie de défense du Québec, de deux entreprises à 100 % militaires.

La première, Paramax, a pignon sur rue à Ville Mont-Royal depuis janvier 1984. Rejeton de la multinationale américaine Unisys, elle fabrique entre autres l'infrastructure électronique complète des 12 nouvelles frégates de la Marine canadienne, présentement en chantier au Nouveau-Brunswick.

La seconde, Oerlikon, a fait couler beaucoup d'encre depuis son implantation à Saint-Jean-sur-Richelieu en 1987, mais pour les mauvaises raisons. Cette compagnie est sans doute la plus dépendante des commandes du ministère de la Défense. En effet, un contrat de 600 millions dollars pour la fabrication du Air Defence Anti-Tank System (ADATS), une petite tourelle lance-missiles inesthétique aux usages fort restreints, est la seule raison d'être de la compagnie.

TALON D'ACHILLE

Le cas Oerlikon symbolise la vulnérabilité des marchés militaires: une fois les ADATS vendus à Ottawa, qu'advient-il d'Oerlikon si elle ne réussit pas à se décrocher un autre contrat?

«Le militaire est le seul marché qui soit un monopole, indique Yves Bélanger du GRIMR. C'est l'inverse d'un monopole: au lieu d'avoir une seule compagnie qui dessert plusieurs clients, on est en présence de plusieurs entreprises se débattant

pour trouver les techniciens en approvisionnement,

monde se trouve un job, on est défavorisé, on écope. Quand c'est le con-

traints vétérans sont gratuits, mais il faut payer les coupes de cheveux) viennent en plus arrondir la solde du militaire, sans compter qu'il a droit à quatre semaines de vacances dès sa première année de service. De plus, faire partie de l'armée canadienne, c'est "voyager" à l'étranger et jouer un rôle important au sein des Forces de paix de l'ONU, qui se sont vu décerner, en 1988, le Prix Nobel de la Paix. Une vraie farce, soutiennent pour leur part certains pacifistes: les

« protéger le moindre emploi, semblent aujourd'hui avoir trouvé un compromis: la reconversion civile des industries militaires.

La reconversion, selon Yves Bélanger, serait une solution pour soigner les chantiers MIL Vickers de la phase terminale. «Il faut d'abord que les gouvernements (la Ville de Montréal inclus) lui donnent les moyens de se reconvertir. À la Vickers, on trouve par exemple un grand atelier d'usinage où l'on plie toutes sortes de feuilles de métal.

Avec ces machines plieuses, on n'est pas obligés de construire des destroyers, on peut faire des tas d'autres choses.»

Le secteur des munitions et des explosifs est lui aussi en crise depuis une perte de 43 % de ses emplois en trois ans. La seule stratégie qui en assurerait la viabilité à long terme est la reconversion civile. Pour fabriquer des douilles, comme on le fait aux Arsenaux Canadiens, on emploie des techniques de matricage du métal qui peuvent également servir à la

fabrication de pièces hydrauliques non militaires socialement plus utiles qu'un obus. Autre exemple: les poudres propulsives, dont l'utilité est confinée au militaire, sont fabriquées à partir de nitrocellulose, produit chimique servant aussi à faire des peintures, des vernis...

Les idées fraîches ne manquent donc pas pour donner une vie utile à ces entreprises de mort. À quand un salon de l'environnement, du pacifisme et de la reconversion civile? ●

L E S F O R C E S A R M É E S

LA GUERRE, NO SIR!

L'armée canadienne est en quête de jeunes recrues. Malheureusement pour elle, les Ti-Coq se font rares. Surtout à Montréal.



ROBERT LAMARCHE

Les Forces armées canadiennes se souviendront de 1989 comme d'une année difficile. Non seulement le gouvernement Mulroney a-t-il décidé de couper les vivres à 14 de nos bases militaires, mais il s'est en plus permis de priver nos généraux de leurs sous-marins nucléaires, après leur avoir mis l'eau à la bouche. Et voilà que le recrutement a des ratés: il ne manquait plus que ça. Dix-huit beaux postes dans les Forces ont récemment été ignorés par les jeunes Montréalais. On ira voir ailleurs afin de trouver les techniciens en approvisionnement,

les artilleurs en défense anti-aérienne et autres soudeurs de coque qui manquent à l'appel. C'est que l'attrait pour l'armée semble être fonction du taux de chômage: lorsque celui-ci est à la baisse, comme c'est le cas présentement à Montréal, on enrôle moins. Les Forces seraient-elles, à leur façon, une sorte de Dernier Recours pour les sans-emploi?

«On est à l'inverse de l'économie, explique le capitaine Philippe Bérard, conseiller en carrière militaire au Centre de recrutement de Montréal. Quand l'économie va bien, quand la plupart du monde se trouve un job, on est défavorisé, on écope. Quand c'est le con-

traire, les gens viennent nous voir. Présentement on a de la difficulté à recruter.» 715 jeunes Montréalais ont néanmoins joint les rangs des Forces en 1988; mais en 1985, on en comptait 1 075. Pour remonter la pente, l'armée fera des campagnes publicitaires. Elle multipliera les efforts afin de se faire connaître davantage, et fréquentera notamment le Salon de la Femme afin de séduire cette nouvelle clientèle qui ne compose encore que 10% de ses effectifs. Mais, surtout, elle accentuera sa présence dans les écoles secondaires, les cégeps et les universités, là où se trouve le gros de sa clientèle-cible: les 17-25 ans, munis au moins d'un secondaire III, en bonne santé et aux antécédents pas trop sombres. Étudiants, aux armes!

LE MEILLEUR DES MONDES?

On oublie trop souvent que l'armée canadienne est un gros employeur, nous dit M. Bérard: elle compte 85 692 soldats réguliers et 26 399 réservistes (à temps partiel). De nombreux emplois y sont donc disponibles. Et c'est tout un "package deal" que les Forces offrent aux jeunes: une formation de quelques mois, rémunérée par surcroît, et un contrat de trois ans — renouvelable — pour toute personne qui veut y exercer un métier; une formation qui peut se prolonger pendant cinq ans, au Collège militaire de St-Jean par exemple, et un emploi assuré par la suite pour tous ceux qui désirent devenir officiers. En plus d'héberger et de payer les frais d'études de ses élèves-officiers à temps plein, l'armée leur verse plus de 9 000 \$ par an dès leur deuxième année de collège, et offre des emplois d'été bien payés à ceux d'entre eux qui

ONDES DE CHOC

RICHARD MARTINEAU

Peut-on à la fois militer contre la pollution et écouter U2 en Disque compact? Les gauchistes ont-ils le droit d'avoir des fantasmes sexuels? Est-ce politiquement correct de manger ses rôties en regardant Good Morning America? Voici autant de questions que nous force à nous poser "The New" Mother Jones.

Fondé en 1975, et baptisé d'après Mary Harris Jones, activiste et syndicaliste du début du siècle, ce magazine prête sa voix — et ses pages — à tout ce que les États-Unis comptent comme militants. Féminisme, gauchisme, écologisme, tiers-mondisme, pacifisme, socialisme, nommez-les! Mother Jones est pour. Or, voilà quelques mois, les éditeurs ont eu le malheur de revampier leur magazine. Résultat: une partie de leur clientèle a crié à la trahison.

Le message a-t-il brusquement changé, la rédaction s'est-elle mise à porter des bretelles trois couleurs et à vanter les vertus du capitalisme? Non: on a osé mettre Susan Sarandon et Bono en première page, c'est tout. Imaginez une sex symbol et une rock star, quelle honte! Une femme dont les seins ont enflammé l'imagination des journalistes de Playboy, un homme dont le nombril fait vibrer les petites filles de 15 ans! Dites-moi: que sont nos révolutionnaires devenus?

Prouve que l'intelligentsia américaine est bel et bien victime d'un complot de la CIA: jusqu'au magazine féministe Ms. qui a décidé de suivre ce courant! Annonçant fièrement que le nouveau Ms. amélioré intègrera les "femmes qui n'ont jamais pensé qu'elles lisaient Ms.", et vantant les qualités de sa ligne éditoriale nouvellement "élargie", l'éditrice du mensuel fondé par Gloria Steinham s'est appuyée sur les charmes et la réputation de Cyndi Lauper, Bette Midler et Anita Baker pour rehausser sa page couverture. On y parle même de vêtements, de voyages et de sports!

Heureusement que les chiens de garde de la révolution japonaise, russe, juive le demande, jusqu'où tomberions-nous, camarades?

Cette bataille dure on fait depuis des années. L'équipe de Rolling Stone s'est fait taper dessus lorsqu'elle a commencé à s'intéresser aux grosses vedettes, l'équipe du Nouvel Observateur s'est fait taper dessus lorsqu'elle a commencé à s'intéresser au ouf et l'équipe de Globe s'est fait taper dessus lorsqu'elle a commencé à s'intéresser à la mode. Même chose pour les filles de La Vie en rose lorsqu'elles ont (scandale!) mis une couche sur leur page couverture.

Comme si on ne pouvait pas être en même temps féministe et coquées. Comme si on ne pouvait pas être gauchiste et sensuel. Comme si on ne pouvait pas détester Ronald Reagan et aimer Dustin Hoffman.

Ça me rappelle cette prof de philo, militante pour une quelconque faction de gauche, qui m'avait dit (en roulant sa cigarette) que sous un régime socialiste, seuls les cirques et les fêtes champêtres pourraient être considérés comme des événements culturels politiquement acceptables! Ou cet autre prof qui, lui, voulait distribuer des bandes dessinées en noir et blanc racontant l'histoire du mouvement ouvrier chez les mineurs. Mmm...

Le succès serait-il donc répréhensible? Le désir de renforcer son impact serait-il donc condamnable? Si les journaux qui ont quelque chose à dire refusent de poser des questions pertinentes à Susan Sarandon, sous prétexte qu'elle s'est montrée les seins dans Atlantic City, alors personne ne la force. Il y aura toujours, d'un côté, la Culture, de l'autre, la culture, et entre les deux, rien.

Même pas un pont.

étudiant à temps partiel. De quoi faire baver tout étudiant qui survit péniblement sur les prêts-bourses, travaille l'été au salaire minimum et pour qui, dans le civil, les emplois d'avenir ne sont pas légion.

Imbattable, la vie dans les Forces? Bien que le salaire de base d'un soldat-recrue soit assez faible (1 021 \$ par mois), les possibilités d'avancement sont apparemment nombreuses. Toutes sortes d'indemnités et de bénéfices marginaux (les

frais dentaires sont gratuits, mais il faut payer les coupes de cheveux) viennent en plus arrondir la solde du militaire, sans compter qu'il a droit à quatre semaines de vacances dès sa première année de service. De plus, faire partie de l'armée canadienne, c'est "voyager" à l'étranger et jouer un rôle important au sein des Forces de paix de l'ONU, qui se sont vu décerner, en 1988, le Prix Nobel de la Paix. Une vraie farce, soutiennent pour leur part certains pacifistes: les!

missions de paix de l'ONU ne sont rien de plus que de simples opérations de relations publiques puisque, parallèlement à leurs bonnes œuvres, le Canada et d'autres pays membres des Casques bleus continuent de vendre des armes à plusieurs États qui sont en guerre.

Les militaires ont-ils de meilleures chances que les autres de se trouver un emploi dans le civil, au sortir de l'armée? De par la formation qu'ils reçoivent, on pourrait croire que oui. Mais quatre gros employeurs de la région de Montréal, soit Canadair, Vidéotron, la STCUM et la Fonction publique fédérale, ont démenti ce mythe et accordent plutôt des chances égales à tous au moment d'engager leur personnel. Un diplôme des Forces et un passé militaire ne sont donc pas un passeport tout terrain.

PAS DE PLOMB, LE SOLDAT!

«C'est sûr que c'est un choc moral, admet le capitaine Bérard. On tombe sur un adolescent ou un jeune adulte qui veut sa liberté, on le rentre à l'école de recrue et on le prend par la main, on l'amène dans une classe et on l'assoit, on l'habille de la tête aux pieds puis on lui dit: tu vas faire ce qu'on va te dire.» Ainsi peut-on décrire l'ambiance des dix premières semaines que passent dans les Forces la plupart de ceux qui y sont recrutés; l'officier tient cependant à préciser que toute violence physique est désormais interdite dans l'armée... Ce sont les principes de la vie militaire qu'on inculque aux jeunes au cours de cette Formation de base, des principes qu'ils devront mettre en pratique tout au long de leur service: la propreté, l'efficacité et la soumission à l'autorité, notamment.

«On brise par le mépris, le manque de sommeil et l'effort physique énorme, des méthodes que certaines sectes religieuses n'hésitent pas à utiliser, soutient pour sa part M. Philippe Duhamel de l'Alliance pour l'action non-violente. Les jeunes trouvent des jobs dans l'armée. Le malheur, c'est que leur personnalité est plus ou moins brisée par l'instruction militaire et l'entraînement qui est très féroce. En plus, c'est vraiment une profession de foi dans la force des armes pour régler des conflits.» Pas étonnant, donc, de voir surgir de temps en temps un Rambo ou un caporal Lortie armés jusqu'aux dents! D'autant plus que de plus en plus de militaires confrontés à la guerre deviennent psychopathes ou se suicident, explique M. Duhamel, la puissance des armes conventionnelles aujourd'hui utilisées ayant atteint celle des armes nucléaires de faible calibre. «La capacité de tuer s'est multipliée au moins par dix», ajoute-t-il.

La position des Québécois au sein de l'armée canadienne n'a par ailleurs rien d'enviable, selon lui. Les francophones y seraient «sempiternellement subordonnés et méprisés», une triste réalité qui aurait ses sources dans la conquête

anglaise de 1763, mais aussi dans le refus des Québécois de s'enrôler dans l'armée de Sa Majesté lors des deux dernières grandes guerres.

Apparemment, les militaires canadiens ne sont pas sur la ligne de feu. Tout au plus montent-ils la garde, au nom de l'ONU, dans quelque pays troublé par la guerre. Cette tâche comporte tout de même des risques: des 314 canadiens tués et 1 600 blessés en Corée au début des années cinquante, 81 autres morts se sont depuis rajoutés à cette liste. Les Forces armées canadiennes offrent gîte et nourriture, formation et travail aux jeunes qu'elles recrutent; on peut se demander si parfois elles n'exigent pas un peu trop en retour. Avis aux intéressés, si la vie vous intéresse vraiment... ●

O E R L I K O N

ACHETÉ, MON CHAR?

JEAN-BENOÎT NADEAU

Oerlikon, comme vous le savez, fabrique un char. Et quel char! Sa tourelle armée de 8 missiles descend un avion russe à 10 km. Oui, mon colonel! Et pas cher: 106 tourelles pour 90 millions.

Malgré ses grands airs hi-tech, le nouveau char d'Oerlikon est un paquet de troubles. En effet: imaginez les problèmes techniques

à résoudre pour installer un gadget hi-tech sur un vieux tank des années soixante! Autant installer un tourne-disque sur une moto.

L'équipement dégage tellement de chaleur que les 3 radaristes doivent être vêtus de combinaisons réfrigérantes en été. Lorsqu'arrive l'hiver, c'est le contraire: il faut les réchauffer parce que le blindé n'est pas isolé.

Qu'à cela ne tienne! Les solutions proposées par les 400 ingé-

nieurs d'Oerlikon sont des perles de l'esprit militaire. Ainsi, pour alimenter tout le bastringue en énergie, il faut installer un réacteur sur le toit - rien de moins. Et si vous voulez faire marcher ce beau monstre sur plus de 5 000 km, vous aurez besoin de mobiliser une unité complète de mécaniciens!

Vous l'aurez deviné: le char Oerlikon est un vrai char de carnaval. L'ennemi en rit déjà. ●